

Dossier — Le travail au cinéma Filmer l'infilmable

Marie-Claude Loiselle

Numéro 111, été 2002

Le travail au cinéma : filmer l'infilmable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2002). Dossier — Le travail au cinéma : filmer l'infilmable. *24 images*, (111), 4-4.

LE TRAVAIL AU CINÉMA

Filmer l'infilmable

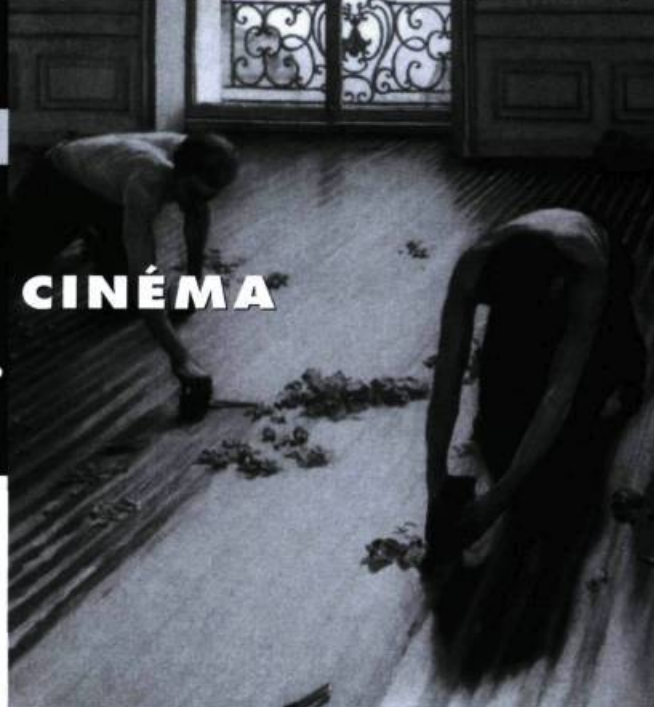
Le travail, pour la plupart d'entre nous, occupe le tiers de notre vie, et parfois davantage. Pourtant, à regarder l'ensemble de la production cinématographique mondiale, nous pourrions croire que nous passons tout notre temps à discuter, à dénouer des conflits sentimentaux, à manger, à faire l'amour ou à arpenter les rues et les routes. Ou alors, qu'outre les policiers, les agents secrets et les truands en tout genre qui, eux, ne perdent pas leur temps, il n'y a que les artistes (cas à part sur lequel nous reviendrons dans notre prochain dossier) qui travaillent, et que leur labeur semble ardu et torturant. Tous les autres, ces milliers de personnages oisifs qui peuplent les films, sont pourtant médecin, scientifique, cuisinier, facteur, employée de bureau, femme d'affaires, cadre, téléphoniste, boulanger, marchand, architecte, ou encore paysan, ouvrière, manœuvre, mais que saurions-nous de leur fonction si elle n'était pas un indice scénaristique de leur position sociale?

De tout temps, les cinéastes qui ont filmé le travail dans ce qu'il a de concret, de quotidien et de routinier sont rares, et cela même dans le cinéma dit «social», ancré dans les milieux populaires. Si certaines évidences s'imposent, il n'y a toutefois pas d'explication facile, claire à cette absence de représentation de ce qui est non seulement, depuis toujours, au centre des activités humaines, mais qui est devenu aujourd'hui plus que jamais le point stratégique où se jouent des enjeux de société majeurs. Question complexe, qui s'ouvre aussi sur d'autres interrogations d'ordre esthétique. Comment met-on en scène le travail? Comment filmer des gestes dans ce qu'ils ont de répétitif, de routinier, ou alors, comme c'est généralement de plus en plus le cas maintenant, dans leur statisme: quoi de plus anti-cinématographique *a priori* que de filmer quelqu'un rivé à un écran d'ordinateur? Car si nous vivons la fin d'un monde, c'est essentiellement dans la sphère du travail que cette transition se fait sentir. Or, qui d'autre, outre un Laurent Cantet, avec *Ressources humaines* ou *L'emploi du temps*¹, ou un Alain Guiraudie, avec *Ce vieux rêve qui bouge*, dont vous pourrez lire les propos dans le dossier qui suit, ont fait de cette réalité commune une matière cinématographique vivante, la prenant à bras-le-corps pour tenter de saisir quelque chose d'essentiel de ce monde qui est le nôtre?

Filmer le travail semble bel et bien le nœud gordien du cinéma devant lequel tous, ou presque, se défilent. Tentons donc de voir un peu ce qu'il en est.

MARIE-CLAUDE LOISELLE

1. Voir l'entretien avec Laurent Cantet dans *24 images*, n° 110, printemps 2002, p. 30-35.



Les raboteurs de parquet, Gustave Caillebotte, 1875.



Le moissonneur, Van Gogh, 1889.



Les forges de Vulcain, Vélasquez, 1630.